

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Marie CLEUSIX

L'indifférence chez Jean-Paul Sartre

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1983, tome 79, p. 252-254

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

*L'indifférence chez Jean-Paul Sartre **

L'homme a conscience de son existence ; par la pensée, il juge le monde et il se juge lui-même. Il est un « pour soi », par opposition aux objets qui, enfermés en eux-mêmes par le fait qu'ils ne pensent pas le monde extérieur, sont des « en soi ».

Cette possibilité de penser est certes un privilège, mais c'est aussi une source d'angoisse, car ce pouvoir dicte à l'homme un devoir : « Assume les responsabilités que te confère la possibilité de penser, de juger, de choisir le monde ! »

L'angoisse vient de ce que l'homme jouit d'une liberté absolue, limitée par aucune valeur, par aucune morale impérative ou finaliste ; en effet, pour Sartre, c'est l'acte de chacun, quel qu'il soit, qui constitue la valeur morale...

Mais la plupart des hommes n'osent pas assumer cette liberté absolue et préfèrent se donner sans cesse « bonne conscience » ; de ce fait, ils cultivent ce que Sartre appelle « la mauvaise foi ». Par elle, les hommes tentent de masquer leur liberté et la conscience de leur liberté absolue, c'est-à-dire l'angoisse.

Dans ce contexte de mauvaise foi, l'homme se ment à lui-même et ment aux autres ; et chaque conscience tente de s'imposer aux autres, par une quelconque supériorité, afin d'échapper à leur jugement ; car autrui est un regard qui me juge et fait de moi son objet. Mais comme, moi aussi, je fais de lui un objet, nous nous craignons l'un l'autre et notre relation est un conflit permanent. Ainsi, l'essentiel des rapports entre les consciences... c'est le conflit (EN, p. 481).

* Selon *l'Être et le Néant* (EN) et *Huis clos*.

Et Sartre dégage trois types de conflits nés du contact entre les êtres, et par lesquels ils tentent,

- soit de s'unir pour lutter contre les autres : c'est **l'amour**,
- soit d'établir des relations de violence : c'est **la haine**,
- soit de se taire et de mimer **l'indifférence**.

Ces trois attitudes possibles entre les hommes épuisent, aux yeux de Sartre, toute la richesse des relations humaines, et elles veulent expliquer comment le pour soi tente de s'assimiler la liberté d'autrui pour être exempt de son jugement.

Par l'amour, je veux m'approprier de la liberté d'autrui ; mais c'est l'échec, car autrui fait de même.

Par la haine, je veux nier l'autre ; mais cette haine ne supprime pas la conscience de l'autre.

L'échec de ces deux premières attitudes envers l'autre peut être l'occasion pour moi d'en adopter une troisième : **l'indifférence**. Je tente alors de me faire oublier d'autrui, puisque je n'ai pas réussi ni à m'assimiler sa conscience ni à la supprimer. C'est une « attitude de cécité vis-à-vis des autres ; (...) je pratique alors une sorte de solipsisme de fait ; je prends à peine garde aux autres, comme si j'étais seul au monde ; (...) je frôle les gens comme je frôle les murs, je les évite comme des obstacles ; leur liberté n'est pour moi que leur coefficient d'adversité. (...) la connaissance qu'ils ont de moi ne me touche pas » (EN, p. 430).

« Les gens sont des fonctions ; le poinçonneur de tickets n'est que fonction de poinçonner ; le garçon de café n'est que fonction de servir les consommateurs » (EN, p. 430).

« A partir de là, il me sera possible de les utiliser au mieux de mes intérêts, si je connais leurs clés et les maîtres mots qui peuvent déclencher leurs mécanismes. (...) En un sens, je suis tranquillisé... j'ai de l'aisance, je ne me sens pas aliéné » (EN, p. 431).

« Cet état de cécité peut se poursuivre longtemps, au gré de ma mauvaise foi fondamentale, peut-être toute ma vie ; (...) Il y a des hommes qui meurent sans avoir soupçonné ce qu'est l'autre » (EN, p. 431), c'est-à-dire un être qui me juge.

Mais l'indifférence est une illusion ; car je ne me libère pas des autres, comme je ne me libère pas de ma propre présence. Car, même en adoptant cette attitude, je ne peux m'empêcher de penser, et les autres ne peuvent oublier que je pense.

Etant dans l'impossibilité de me soustraire à la pensée des autres, je constate une fois de plus que les autres, c'est l'enfer pour moi. D'autant plus que, parce qu'il y a les autres, je suis obligé de tenir compte de leur présence et de leur jugement.

Cette vision révèle la détresse dans laquelle peut être plongé tout homme qui, comme Sartre, vit la « relation » avec autrui dans la peur perpétuelle de son regard ; l'autre devient une idée obsédante, car je ne peux me libérer de sa pensée. Je suis comme pris au piège et, pour m'échapper, je tente des attitudes qui sont autant de formes de conflit.

Sartre n'a jamais connu, semble-t-il, la rencontre véritablement humaine, c'est-à-dire la relation amicale ; ou alors, il est la mauvaise foi incarnée...

Et c'est pour cette raison qu'il ne voit pas que, concrètement, l'autre peut être pour moi mon bien personnel, celui qui est capable de me réveiller à moi-même, celui à qui je peux me donner. Et cela parce qu'il n'y a à aucun moment, dans sa philosophie, de lutte contre son propre égoïsme, celui qui angoisse, qui tue la vie intérieure, et qui plonge l'homme dans le malheur du solipsisme insidieux, orgueilleux et mortel.

L'amitié, c'est la réponse que nous pouvons faire à la vision toute psychologique de notre auteur. L'amitié n'est jamais conflit, car elle cherche le bien de l'autre ; elle est don, service, attention. Expérimenter que j'aime est une expérience intérieure, dans laquelle l'autre suscite mon admiration, mon étonnement, non pas une angoisse.

L'amour d'amitié, qui se réalise dans un choix mutuel conscient, détermine une intention morale, celle de mettre ses facultés de connaissance et d'amour, au service de celui qui est aimé. Et comme la doctrine de Sartre ignore ce genre d'intention, elle ne peut déboucher que sur la haine, l'amour possessif et égoïste, ou l'indifférence.

Ce monde de la liberté absolue, c'est un désert ; et ce désert-là, c'est vraiment un enfer.

Jean-Marie Cleusix